

» ce qu'il avoit prononcé dans la cha-  
 » leur du discours.

» Je ne parlerai que d'une autre oc-  
 » casion , où il mit en œuvre la même  
 » adresse pour guérir une autre sorte  
 » d'hommes , qui sont la peste de toute  
 » conversation polie , & qui ne tuent  
 » pas moins le tems que ceux des clas-  
 » ses précédentes , quoique d'une ma-  
 » niere moins criminelle ; je veux dire  
 » la sottise engeance des faiseurs de con-  
 » tes ou d'histoires , & de ceux qui ai-  
 » ment à narrer. Mon ami assembla une  
 » demi douzaine de ses camarades , qui  
 » étoient infectés de cette étrange mala-  
 » die. Le premier jour il y en eut un  
 » qui entama le Siège de Namur , & qui  
 » ne finit sa relation qu'à leur départ , à  
 » quatre heures après-midi. Le second  
 » jour un *Ecossois* prit le dé , & il fut  
 » impossible de le tirer de ses mains tout  
 » le tems que la compagnie resta ensem-  
 » ble. Le troisième jour fut employé  
 » par un autre à un récit de la même  
 » longueur. Ennuysés enfin de cette bar-  
 » barie qu'ils exerçoient les uns sur les  
 » autres , ils revinrent de cet assoupisse-  
 » ment léthargique , où ils étoient plon-  
 » gés depuis bien des années.

» Sur ce que vous avez dit , (f) dans  
 (f) Voyez Tome II. pag. 195.

» quelqu'une de vos Spéculations , que  
 » les caracteres peu communs sont le gi-  
 » bier que vous cherchez , & sur ce que  
 » vous me paroissez le plus grand Ve-  
 » neur de cet ordre qu'il y ait au mon-  
 » de , ou , si vous voulez , un *Nimrod*  
 » entre les Ecrivains de cette espèce ,  
 » j'ai cru que le détail , que vous venez  
 » de lire , ne vous seroit pas desagréa-  
 » ble. Je suis , &c.

I.

## XXXVI. DISCOURS.

Fallit enim vitium specie virtutis &amp; umbra.

Juv. Sat. XIV. 99.

*Le vice , caché sous les apparences de la vertu ,  
 séduit le cœur.*

**M**onsieur *Locke* , dans son *Essai* Ce que  
*Philosophique concernant l'entende-* c'est que la  
*ment humain* , a employé (t) deux cha- modestie &  
 pitres à examiner l'abus qu'on fait des l'assurance.  
 mots. (u) Il nous dit que le principal

(t) Le X. &amp; le XI. du III. Livre.

(u) Voyez pag. 618. §. 2. & pag. 610.  
§. 5. de la Traduction de M. *Cofse*.

M iij



& le plus grossier de tous ces abus est lorsqu'on se sert de mots, sans y attacher aucune idée claire & distincte. Il ajoute en second lieu, qu'un autre de ces abus vient de l'application inconstante qu'on fait du même mot, lorsqu'on l'emploie pour signifier tantôt une idée & tantôt une autre. (x) D'où il conclut que le résultat de nos Spéculations & de nos raisonnemens ne peut être qu'obscur & absurde, pendant que nous ne joignons aucune idée fixe & précise à nos termes. Pour éviter ce défaut, sur-tout dans les discours qui regardent la morale, où l'on devoit toujours prendre un mot au même sens, il est fort exact à nous recommander l'usage des définitions. (y) *La définition*, dit-il, *est le seul moyen qu'on ait de faire connoître le sens précis des termes de morale.* (z) C'est pour cela même qu'il accuse d'une grande négligence ou d'une extrême malice ceux qui raisonnent de choses morales d'une manière vague & obscure, & qu'il avance d'ailleurs, sur ce fondement, que *la morale est capable*

(x) Voyez la Traduction de M. Coste pag. 644. §. 4.

(y) *Ibid.* 654. §. 17.

(z) *Ibid.* 655. §. 15. & 16.

Il n'y a pas deux mots, que je sache, dont on ait plus abusé, par les différentes & les fausses idées qu'on y a jointes, que de ces deux-ci, *modestie* & *assurance*. Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *modeste*, on lui attribue quelquefois par-là un bon caractère; mais aujourd'hui ce titre ne marque souvent qu'un pauvre niais, un simple, qui n'a ni éducation, ni politesse, ni usage du monde.

D'un autre côté, quoique, par un homme qui a de l'assurance, on entendit d'abord celui qui a des manières aisées & libres; on désigne aujourd'hui par-là un malheureux débauché, qui viole toutes les règles de la bienfaisance & de la morale sans en rougir.

C'est pour cela même que je vais tâcher de ramener ces mots à leur véritable signification, afin que l'idée qu'on doit avoir de la *modestie* ne soit pas confondue avec celle de la *simplicité* ou de la *bêtise*, & que l'*impudence* ne soit pas regardée du même œil qu'un *air assuré*.

Si l'on m'engageoit à définir la *modestie*, je dirois que c'est *la réflexion d'un cœur honnête, lorsqu'un homme a fait une*



action pour laquelle il se condamne lui-même, ou qu'il se croit exposé à la censure des autres.

De-là vient qu'un homme véritablement modeste, l'est aussi-bien lorsqu'il se trouve seul, qu'en compagnie; & qu'il rougit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui.

Je ne me rappelle aucun exemple de modestie qui soit tant à mon goût que celui de ce jeune Prince, dont le pere, un des Rois tributaires des Romains, fut accusé, devant le Sénat, de tyranniser & d'opprimer son Peuple. Arrivé à Rome, pour défendre la cause de son pere, il se rendit au Sénat; mais, à l'ouïe des crimes qu'on prouva contre lui, il fut si abattu, qu'il n'eut jamais la force d'ouvrir la bouche, lorsqu'il vint à son tour de parler. L'histoire ajoute que les Sénateurs furent plus touchés de cet exemple de modestie & de candeur, qu'ils n'auroient pu l'être par le discours le plus étudié, & qu'en un mot, ils pardonnerent le pere criminel en faveur de cette vertu qui éclatoit de si bonne heure dans le fils.

Selon moi, l'assurance est la faculté qu'un homme a de se posséder, ou bien de

dire & de faire des choses indifférentes sans la moindre gêne ou aucune émotion dans l'esprit. Ce qui rend d'ordinaire un homme assuré, est une connoissance médiocre du monde; mais sur-tout une résolution fixe & déterminée de ne rien avancer & de ne point agir contre les règles de l'honneur & de la bien-séance. Une conduite franche & assurée ne manque jamais d'accompagner cette résolution. Un homme ainsi armé, en cas que ses paroles & ses actions soient quelquefois mal interprétées, se renferme en lui-même, & convaincu de son intégrité, il se trouve assez de force pour regarder avec mépris les censures de l'ignorance ou de la malice.

Tout le monde doit cultiver & nourrir dans son sein la modestie & l'assurance dont je viens de parler.

Un homme sans assurance est exposé à être jetté dans l'embarras par la folie ou la malice de tous ceux qu'il fréquente. Un homme sans modestie est insensible à tous les principes d'honneur & de vertu.

Il est plus que vraisemblable, que le jeune Prince, dont je viens de parler, possédoit ces deux bonnes qualités dans un degré fort éminent. S'il n'avoit eu



de l'assurance, il n'auroit jamais entrepris de parler devant la plus auguste Assemblée qu'il y eût au monde. S'il n'avoit eu de la modestie, il auroit plaidé la cause qu'il vouloit défendre, quelque méchante qu'elle parût.

Il est aisé de voir par ce que nous avons dit, que l'assurance & la modestie sont deux qualités aimables, & qu'elles peuvent fort bien se trouver dans la même personne. Lorsqu'elles sont ainsi mêlées & unies ensemble, elles forment ce que nous appellons *une assurance modeste*, qui tient un juste milieu entre la timidité & l'impudence.

J'observerai d'ailleurs, que si la même personne peut être modeste & assurée, il n'est pas moins possible qu'elle soit impudente & timide.

Nous avons une infinité d'exemples de ce mélange bizarre dans ceux qui sont mal élevés & qui ont le cœur dépravé. Quoiqu'ils n'osent regarder un homme en face, ni dire quatre mots sans quelque espèce de honte, ils ne font pas le moindre scrupule de commettre les plus grandes vilénies, & les actions les plus indécentes.

Un tel homme semble avoir résolu de faire le mal en dépit de lui-même, &

malgré tous les obstacles que sa conscience & son naturel y opposent.

En un mot, je voudrois établir cette maxime, *Que la pratique de la vertu est le meilleur expédient qu'il y ait pour arriver à une assurance modeste lorsqu'on parle ou qu'on agit.* Le vice cherche toujours à se cacher dans l'une ou l'autre des extrémités opposées, & quelquefois même il les admet toutes deux.

X.

---



---

### XXXVII. DISCOURS.

Nil actum credens, dum quid superesset agendum.

LUCAN. Lib. II. 657.

*Il comptoit de n'avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire.*

**I**L y a un défaut, qui, tout commun qu'il est, manque de nom pour le désigner. Il approche de la négligence où l'on tombe lorsqu'on renvoye d'un jour à l'autre l'exécution de ce qu'on devoit faire sur le champ : il consiste à demeurer en repos, & à perdre le tems

On ne doit jamais borner ses progrès dans le chemin de la vertu, mais les pousser

M vj



toujours  
 plus loin , à  
 l'exemple  
 de César.

dont on jouit, sous ombre qu'on l'a bien employé par le passé, qu'on s'est acquitté de son devoir, & qu'on a fixé déjà son caractère dans le monde. Mais à moins que nous ne réfléchissions sur ce que nous avons fait, pour mieux régler notre conduite à l'avenir, il est à craindre que nous n'ayons trop bonne opinion de nous-mêmes, & que cela ne porte coup à notre industrie & à nos progrès. Il me semble que la grande maxime seroit de ménager le moment où nous sommes avec courage, égalité d'ame & modération, suivant les différentes circonstances où nous nous trouvons. Si nos actions passées nous causent quelque remords, il ne faut pas se borner à des réflexions tristes & lévées; mais le plus sûr moyen de les expier, est de s'en corriger au plutôt & de tenir une route opposée. Si au contraire elles méritent des éloges, le souvenir en est doux, & doit uniquement nous animer à continuer. C'est ainsi qu'une vie bien réglée est une repentance actuelle des crimes déjà commis, & qu'un relâchement actuel ne peut jamais tenir la place d'une activité précédente. Tout ce que nous autres Contemporains fimes hier, est aussi-bien englouti par le tems, que le

sont les actions de ceux qui vivoient avant le déluge. Mais nous sommes arrivés à ce nouveau jour; que ferons-nous donc aujourd'hui, ce jour même qui s'échappe à mesure que nous en parlons? Nous rappellerons-nous les extravagances de la nuit dernière, ou nous réloudrons-nous à pratiquer la vertu demain? Cette nuit-là est certainement passée, & peut-être que demain n'arrivera jamais pour nous. Profitez donc de ce moment. Pouvez-vous rendre quelque service à un honnête homme? travaillez-y d'abord. Avez-vous occasion de visiter un ami malade? fera-t-il recréé de vous voir entrer dans sa chambre, & abandonner votre aise & vos plaisirs pour soulager sa peine, & entendre les cris qu'il pousse au milieu de ses douleurs? Partez de la main, & n'attendez pas un carrosse. L'amour des femmes vous causera des soucis rongeurs, & celui du vin vous mettra en fureur: évitez donc l'un & l'autre.

J'allègue ces occasions de pratiquer la vertu & de se divertir, parce qu'elles s'offrent à tout le monde. Mais il n'y a personne qui ne sache que c'est la plus haute de toutes les folies de suspendre l'usage du moment où l'on est, & de se



contenter d'une bonne résolution pour l'avenir. Le malheur est qu'on se forme une idée trop avantageuse de ses premières démarches, & qu'on s'imagine avoir assez fait. Cependant, supposé qu'un homme ait rempli tous les devoirs de la vie civile, avec la dernière exactitude, jusques au jour d'hier, & qu'il y renonce aujourd'hui, il peut compter d'avoir perdu toute la réputation qu'il s'étoit acquise. Celui qui se distingue des autres est environné d'une foule de gens, dont ceux qui le précèdent empêchent qu'il n'avance, & ceux qui le suivent le mettront sous les pieds, s'il ne hâte sa marche & ne double le pas. *César*, de qui l'on a dit qu'il ne croyoit avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire, ne s'arrêta pas à ses premiers exploits, fondé sur leur mérite; mais il les poussa toujours plus loin. Ce grand Capitaine avoit accoutumé d'écrire tous les événemens de sa vie, plutôt pour tenir ses affaires en ordre & les mettre en état de subir l'examen des autres, que dans la vûe de bâtir sa réputation sur ce qui lui étoit arrivé. Je citerai deux fragmens de ses Ouvrages, pour montrer que c'étoit sa maxime constante, & qu'il cherchoit plutôt à se signaler par

ce qu'il devoit entreprendre, que par ce qu'il avoit déjà fait. Dans les tablettes qu'il portoit sur lui, la même année qu'il gagna la Bataille de *Pharsale*, on trouva ces remarques détachées qui devoient servir de règle à sa conduite. On juge d'ailleurs, par les circonstances auxquelles il y fait allusion, qu'il les écrivit le soir même après cette glorieuse victoire. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière il s'exprime.

» Mon rôle ne vient que de commen-  
 » cer, & ma gloire doit être soutenue  
 » par l'usage que je ferai de cette vic-  
 » toire; autrement ma perte sera plus  
 » grande que celle de *Pompée*. Notre ré-  
 » putation doit croître ou diminuer, sui-  
 » vant que nous soutiendrons notre dif-  
 » férente fortune. Tous mes ennemis  
 » personnels, devenus mes prisonniers,  
 » auront leur grace. Je veux oublier cer-  
 » te journée, afin d'en obtenir une pa-  
 » reille. *Trebutius* a honte de me voir  
 » j'irai donc à sa tente, & me reconci-  
 » lierai avec lui en secret. Il faut que  
 » j'accorde à tous les gens d'honneur,  
 » qui prendront mon parti, les mêmes  
 » termes que je leur offris avant la ba-  
 » taille; & qu'ils soient redevables de  
 » cette grace à leurs amis, qui sont de-



» puis long-tems dans mes intérêts. Le  
 » pouvoir s'affoiblit lorsqu'on l'exerce  
 » dans toute son étendue , au lieu qu'il  
 » s'accroît par la modération. *Galbinus*  
 » est plein d'orgueil , & ce revers de  
 » fortune le rendra servile ; qu'il atten-  
 » de. Je ferai venir *Sertinius* , qui a de  
 » la modestie ; & sa vertu mérite bien  
 » que je tâche de le gagner. Je me suis  
 » calmé l'esprit par mes réflexions , &  
 » je me trouve en état de me réjouir de-  
 » main avec l'Armée. Un Général est  
 » populaire quand il s'expose en simple  
 » soldat durant la bataille ; mais il l'est  
 » bien plus encore , lorsqu'il se réjouit  
 » en simple soldat après la victoire.

Ce qu'il y a de bon à imiter dans cet  
 exemple pour tous ceux qui aspirent à  
 l'honneur & à la vertu , est , que ce Hé-  
 ros prenoit un soin tout extraordinaire  
 de sa réputation , lorsqu'un esprit du  
 commun l'auroit crue en sûreté , & qu'il  
 se seroit abandonné à la joie & au triom-  
 phe. Mais , quoique ce soit un grand  
 exemple de sa modération , je suis plus  
 touché de ses réflexions , lorsque , la veil-  
 le même de sa mort , il entra dans son  
 cabinet , & qu'il eut un peu d'inquiétude  
 sur les mauvais présages réitérés que le  
 songe de *Calphurnie* lui annonçoit. Voi-

ci , not pour mot , la traduction de ce  
 fragment , qui servira de clôture à mon  
*Discours*.

» Je me sou mets à tout événement.  
 » S'il faut que je meure demain , ce doit  
 » être demain ma tâche : ce ne sera pas  
 » alors , parce que je le souhaite ; & je  
 » ne l'éviterai pas non plus , parce que  
 » j'y ai de la répugnance. C'est aux Dieux  
 » à fixer l'heure de ma mort ; mais la  
 » manière de la recevoir est en ma puis-  
 » sance. Si les songes de *Calphurnie* vien-  
 » nent des fumées de quelque indiges-  
 » tion , je verrai le jour d'après-demain.  
 » Si es Dieux les ont envoyés , ce n'est  
 » pas afin que je cherche à me garantir  
 » de la mort , mais afin que j'aie à sa  
 » rencontre. Je suis comblé de jours &  
 » de gloire ; qu'est-ce que *César* n'a pas  
 » fait avec autant d'honneur que les an-  
 » ciens Héros ? *César* n'est pas mort en-  
 » core , mais il est prêt à mourir.

T.





XXXVIII. DISCOURS.

Non possidentem multa vocaveris  
 Rectè beatum; rectius occupat  
 Nomen beati, qui Deorum  
 Muneribus sapienter uti  
 Duramque caller pauperiem pati,  
 Pejusque letho flagitium timet.

HOR. L. IV. Ode IX. 45-50.

*Les grands biens ne rendent pas l'homme heureux. Ce beau nom n'est dû qu'à celui qui fait usage de sa sagesse pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoient, qui fait souffrir patiemment les incommodités de la pauvreté, qui redoute le crime plus que la mort.*

Exemple d'une grande confiance dans l'adversité, qui fut dignement récompensée. **J'**ai eu plus d'une fois occasion de parler de ce beau sentiment de Senèque le Philosophe, qui nous dit (a) qu'une personne vertueuse, qui lutte contre une mauvaise fortune, & s'éleve au-dessus d'elle, est un objet digne de l'attention des Dieux, & qu'ils regardent avec plaisir. J'entretiendrai aujourd'hui mes Lec-

(a) Voyez Tome III. pag. 225.

teurs d'une grande adversité, soutenue avec courage dans une vie privée.

Un de nos riches Citoyens, qui avoit vécu d'une manière honnête & en bonne réputation, fut réduit à un fort bas état, par une suite de malheurs qui dérangerent entièrement son commerce. Il y a une certaine modestie qui accompagne toujours la pauvreté, qu'on ne s'est pas attirée par sa faute. C'est ce qui l'obligea de se mettre sur un pié conforme à la situation où il se trouvoit, plutôt que d'avoir recours à ses amis pour soutenir l'éclat d'un bien dont il n'avoit pas la réalité. Sa femme, qui avoit du bon sens & de la vertu, se conduisit dans cette occasion de la manière du monde la plus décente, & jamais elle ne parut si aimable à ses yeux qu'alors. Bien loin de lui reprocher la perte de sa dot, qui n'étoit pas médiocre, & quoiqu'elle eût refusé plusieurs bons partis en sa faveur, elle redoubla toutes les marques de sa tendresse à son égard, pendant qu'il gémissoit lui-même en sa présence, & qu'il lui témoignoit sa désolation d'avoir ruiné la meilleure de toutes les femmes. Lorsqu'il se rendoit au logis à une heure à laquelle il n'y étoit pas attendu, & qu'il l'auroit surprise couverte de lar-



284 LE SPECTATEUR. XXXVIII. Disc.  
mes, elle ne manquoit jamais de les es-  
fuyer au plutôt & de le recevoir d'un  
air gai & content. Pour diminuer leur  
dépense, leur fille aînée ( que j'appelle-  
rai *Amabile* ) fut envoyée à la campa-  
gne chez un honnête Fermier, qui avoit  
épousé une de leurs servantes. Avant son  
départ, cette jeune Demoiselle, qui  
s'étoit apperçue du mauvais état où les  
affaires de sa maison se trouvoient alors,  
& qui en craignoit la ruine, engagea  
une de ses amies du voisinage à lui écrire,  
de tems en tems, ce qu'elle en sauroit.  
*Amabile* étoit dans la fleur de son  
âge & de sa beauté, lorsque le Seigneur  
du Fief, qui alloit souvent chez ce Fer-  
mier dans ses parties de chasse, devint  
passionnément amoureux d'elle. C'étoit  
un homme qui ne manquoit pas de gé-  
nérosité, mais qui, par une mauvaise  
éducation, avoit conçu de l'antipathie  
pour le mariage. De sorte qu'il forma  
le dessein d'attaquer la vertu d'*Amabile*,  
quoiqu'il ne jugeât pas à propos de le  
découvrir d'abord. L'innocente créature,  
qui ne se défoit pas de lui, trouvoit  
sa personne agréable, & se flatta même,  
dès qu'elle vit augmenter sa passion,  
qu'elle pourroit bientôt rétablir la for-  
tune délabrée de sa famille, par un ma-

LE SPECTATEUR. XXXVIII. Disc. 285  
riage si avantageux. Un jour qu'il lui  
rendit visite, il la trouva toute explorée  
à l'occasion d'une Lettre qu'elle venoit  
de recevoir de son amie, qui lui mar-  
quoit qu'on avoit saisi tous les effets de  
son pere, par ordre de la Justice. L'A-  
mant n'eut pas plutôt découvert, quoi-  
qu'avec quelque peine, la cause de sa  
douleur, qu'il lui fit une proposition bien  
hardie. On ne sauroit exprimer la honte  
qu'elle ressentit, lorsqu'elle s'aperçut  
de ses vûes mal-honnêtes. Frustrée de  
toutes ses espérances, & sans avoir la  
force de parler, au milieu du trouble  
qui l'environnoit, elle courut dans sa  
chambre, où elle s'enferma. Là-dessus  
il envoya un Exprès à son pere avec la  
Lettre suivante.

MONSIEUR,

» A l'ouïe de votre malheur, j'ai of-  
» fert à votre fille une pension viagere  
» de quatre cens livres sterlin par an, si  
» elle veur demeurer avec moi, & de  
» fournir la somme qui vous manque  
» pour vous tirer d'embaras. Je vous  
» dirai franchement que mon dessein  
» n'est pas de l'épouser : mais si vous  
» êtes sage, vous l'engagerez, par l'au-



» torité que vous avez sur elle , à ne  
 » faire pas trop la délicate , & à profi-  
 » ter de l'occasion qu'elle a de vous ré-  
 » tablir avec toute votre famille , & de  
 » se rendre elle-même heureuse. Je suis ,  
 » &c.

Cette Lettre tomba entre les mains de la mere d'*Amabile* , qui l'ouvrit & la lut avec autant de surprise que de chagrin. Elle ne trouva pas à propos de s'expliquer là-dessus au porteur , qu'elle pria de revenir le lendemain matin , & à qui elle remit une Lettre pour sa fille , conçue en ces termes :

*Ma très-chere Enfant ,*

» Votre pere & moi venons de rece-  
 » voir une Lettre d'un Gentilhomme qui  
 » prétend être amoureux de vous. Il in-  
 » sulte à nos malheurs par la proposi-  
 » tion qu'il nous fait , & qui ne manque-  
 » roit pas de nous plonger , si elle étoit  
 » acceptée , dans un plus cruel état que  
 » celui où nous sommes réduits. Com-  
 » ment est-ce que le barbare a pu s'ima-  
 » giner que le plus tendre de tous les  
 » peres & la plus tendre de toutes les  
 » meres seroient capables d'abandonner  
 » à la honte & à l'infamie la meilleure

» de toutes les filles , pour subvenir à  
 » leurs besoins ? C'est un indigne & cruel  
 » artifice de nous proposer une telle dé-  
 » marche , lorsqu'il croit que la néces-  
 » sité peut nous réduire à tout ; mais  
 » nous ne voulons pas manger notre  
 » pain aux dépens de l'honneur : ainsi  
 » nous vous chargeons de n'avoir aucun  
 » égard à notre état , & d'éviter le piège  
 » qu'on tend à votre vertu. Ne soyez  
 » pas trop sensible à notre disgrâce : les  
 » affaires ne sont pas si délabrées qu'on  
 » pourroit vous l'avoir dit. Tout ira  
 » bien , s'il plaît à Dieu : & j'aurai oc-  
 » casion de vous écrire de bonnes nou-  
 » velles.

» J'en étois ici lorsqu'une personne  
 » est venue frapper à notre porte , &  
 » m'a fait quitter la plume en sursaut.  
 » Je ne sai par quel mouvement secret  
 » je vous disois que nos affaires pren-  
 » droient un meilleur tour ; mais elle  
 » nous a payé une vieille dette sur la  
 » quelle nous ne comptions plus. Oh !  
 » ma chere enfant , je vous dirai tout.  
 » J'ai été quelques jours sans avoir pres-  
 » que un sou , réduite à donner à votre  
 » pauvre pere tout l'argent que j'avois  
 » pu ramasser. Vous pleurerez sans dou-  
 » te lorsque vous saurez l'endroit où il



» est , mais foyez persuadée qu'il sera  
 » bientôt en liberté. Cette cruelle & in-  
 » digne Lettre de votre Amant lui au-  
 » roit donné le coup de mort , si je n'a-  
 » vois eu soin de la dérober à ses yeux.  
 » Je n'ai d'autre compagnie que celle de  
 » ma petite *Fanchon* , qui observe mes  
 » regards à mesure que j'écris , & qui  
 » demande à chaudes larmes sa bonne  
 » sœur. Elle s'est mise dans l'esprit que  
 » vous êtes malade , parce qu'elle a dé-  
 » couvert que je suis en peine pour vous.  
 » Mais ne croyez pas que je renouvelle  
 » ici mes chagrins pour vous affliger ;  
 » non , ce n'est pas-là mon but : j'ai seu-  
 » lement en vûe de vous exhorter à ne  
 » les rendre pas insupportables , par une  
 » lâche complaisance mille fois pire que  
 » tout le reste. Soutenons courageuse-  
 » ment une épreuve , que nous ne nous  
 » sommes pas attirée nous-mêmes ; &  
 » souvenez-vous qu'il y a un Etre in-  
 » visible qui peut nous en délivrer par  
 » une meilleure voie , que par le sacri-  
 » fice de votre honneur. Dieu veuille ga-  
 » rantir ma chere enfant de la tenta-  
 » tion. Je suis , &c.

Quoique l'Exprès du Gentilhomme eût  
 promis de donner cette Lettre à la jeune  
 Demoiselle , il la remit à son Maître ,  
 dans

LE SPECTATEUR. XXXVIII. Disc. 289  
 dans la pensée qu'il se feroit un plaisir  
 de la rendre lui-même. Le Maître , im-  
 patient de savoir quel étoit le succès de  
 sa proposition , la décacheta & la lut  
 en secret. Il ne fut pas moins touché d'y  
 voir un portrait si naïf de la vertu affli-  
 gée , que surpris de trouver qu'on y re-  
 jettoit ses offres. Cependant , résolu de  
 ne pas supprimer la Lettre , il la reca-  
 cheta avec beaucoup de soin , & la por-  
 ta à sa Maîtresse , qui ne voulut jamais  
 le voir , quelques instances qu'il en fit ,  
 jusqu'à ce qu'elle fût qu'il avoit une Let-  
 tre de sa mere à lui donner. Il ne s'en  
 désaisit qu'à condition qu'elle ne sortiroit  
 pas de la chambre pour la lire. Elle y  
 donna les mains , & alors il fixa les yeux  
 sur elle pour observer tous ses mouve-  
 mens. L'émotion , qu'elle eut à cette lec-  
 ture , imprima une nouvelle douceur à  
 sa beauté ; & lorsqu'elle fondit en lar-  
 mes , il ne put retenir les siennes , ni  
 s'empêcher de lui dire qu'il avoit lû cer-  
 te même Lettre , & qu'il étoit prêt à  
 réparer sa faute , qui la lui avoit attirée.  
 Mes Lecteurs ne seront pas fâchés de  
 voir ici la seconde Lettre qu'il écrivit à  
 la mere d'*Amabile*.





MADAME,

» Je suis confus, & je ne me pardon-  
 » nerai jamais moi-même, si je n'ob-  
 » tiens votre pardon de ce que je vous ai  
 » écrit en dernier lieu. Il n'y avoit rien  
 » de plus éloigné de ma pensée que d'a-  
 » jouter affliction à l'affligé; & si vous  
 » m'aviez connu, je ne ferois jamais  
 » tombé dans une faute, que je tâcherai  
 » de réparer, si Dieu me donne vie, en  
 » prenant la qualité de votre fils. Vous  
 » ne sauriez être malheureuse pendant  
 » qu'*Amabile* est votre fille; & vous ne  
 » la ferez pas non plus à coup sûr, s'il  
 » est du moins en mon pouvoir de le  
 » prévenir. Je suis, &c.

Il envoya cette Lettre par l'Intendant  
 de sa maison, & bientôt après il se ren-  
 dit lui-même en Ville, pour achever ce  
 qu'il avoit résolu. Par sa générosité & le  
 secours effectif qu'il donna, le pere de  
 sa Maîtresse fut en état de rétablir ses  
 affaires délabrées. En un mot, il épousa  
*Amabile*, & il eut ainsi la double satis-  
 faction de remettre sur pié une honnête  
 famille pleine de bonnes qualités, & de  
 se rendre lui-même heureux par cette  
 alliance.

## XXXIX. DISCOURS.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

PERS. Sat. I. 27.

Votre science n'est rien, si l'on ne sait que  
 vous en avez.

J'AI souvent trouvé bien étrange cet- La science  
 te maxime bizarre, qu'on a soutenue doit être  
 quelquefois dans les Ecoles, & qui est communi-  
 catrice &  
 exprimée dans un ancien vers Latin, qui s'exprime  
 nous dit, que (b) la science d'un homme d'une ma-  
 nière intel-  
 n'est rien, s'il la communique à un autre. nire intel-  
 ligible à  
 Il n'y a pas de plaisir plus sensible pour tout le  
 monde.  
 un bon naturel, que celui de pouvoir  
 satisfaire ou éclairer l'esprit des autres.  
 Je pourrois ajouter que cet exercice est  
 naturellement suivi de sa récompense,  
 puisqu'il est presque impossible qu'il n'en  
 revienne quelque avantage à celui qui le  
 pratique. La lecture des Livres, & les  
 occurrences de la vie nous fournissent  
 tous les jours de la matière à penser &  
 à réfléchir. Il nous est aussi très-naturel  
 de souhaiter que nos pensées soient re-  
 (b) Si sciat hoc alter, scire tuum nihil est.

N ij



vêtues de mots, sans lesquels il nous est difficile d'en avoir nous-mêmes une idée claire & distincte : lorsqu'on les voit ainsi exprimées, il n'y a rien qui découvre mieux si elles sont justes ou fausses, que l'effet qu'elles produisent sur l'esprit des autres.

Je me flatte que, dans le cours de mes Spéculations, j'ai traité divers sujets, & avancé plusieurs maximes touchant la vie civile, que le gros de mes Lecteurs ignoroit, & que ceux qui en avoient quelque idée, regardoient comme autant de secrets qu'ils destinoient à leur usage, & qu'ils ne vouloient jamais communiquer au Public.

Ce qui me confirme dans cette pensée, est que j'ai reçu diverses Lettres de mes Correspondans, qui me reprochent d'avoir abandonné la science à la discrétion du vulgaire, & d'en avoir fait, comme l'un d'eux s'énonce, une prostituée publique. Un autre m'accuse d'avoir exposé les secrets de la prudence & les ressorts de la politique aux yeux de tout le monde.

La bassesse d'esprit qu'on voit dans ces Lettres, est d'autant moins surprenante, qu'elle a paru dans tous les siècles : nous avons encore une Epître qu'Alé-

LE SPECTATEUR. XXXIX. Disc. 193  
mandre le Grand écrivit à son Précepteur Aristote, sur ce que ce Philosophe avoit publié quelques-uns de ses Ouvrages : Alexandre s'y plaint de ce qu'il avoit fait connoître à tout le monde ce qu'il lui avoit enseigné en particulier ; & il conclut, Qu'il aimeroit mieux surpasser le reste des hommes en savoir, qu'en puissance.

Louise de Padilla, Comtesse d'Aran-da, qui avoit beaucoup de savoir, fut aussi choquée de ce que le fameux Gracian avoit publié son Traité du Discreto, sous ombre qu'il y développoit aux yeux du vulgaire ces maximes qui devoient être réservées pour la connoissance des grands.

Plusieurs trouvent qu'il y a tant de solidité dans ces objections, que, pour justifier les Auteurs que je viens de nommer, ils prétendent qu'ils ont affecté un style obscur, afin que leurs Ouvrages ne pussent être entendus que d'un petit nombre de personnes.

Perse, le Poète satyrique, affectoit d'être obscur par un autre motif, dont, avec tout cela, M. Cowley étoit si choqué, qu'il en écrivit à un de ses amis en ces termes : » Vous me dites que vous ne sauriez décider si Perse est un bon



» ou un mauvais Poëte, parce que vous  
 » ne l'entendez pas: c'est à cause de cela  
 » même que je soutiens qu'il n'est pas  
 » bon Poëte.

Quoi qu'il en soit, cet Art d'écrire d'une manière intelligible a été poussé fort loin, & suivi par quantité de nos Auteurs modernes. Après avoir observé le penchant universel que les hommes ont à pénétrer un secret, & la réputation que plusieurs ont acquise à la faveur des termes obscurs & des phrases embrouillées, dont ils ont enveloppé leurs idées, ils ont résolu, pour se rendre eux-mêmes plus abstrus, d'écrire sans avoir aucune idée. Cet Art, de la manière dont il est pratiqué aujourd'hui par une infinité de célèbres Auteurs, consiste à jeter au hasard un certain nombre de mots qui forment diverses périodes, & à laisser au Lecteur curieux le soin d'en démêler le véritable sens.

Les *Egyptiens*, qui employoient des Hiéroglyphes pour exprimer diverses choses, représentoient un homme, qui portoit sa science & ses découvertes en lui-même, par la figure d'une lanterne soude fermée de tous côtés, qui, bien qu'éclairée au-dedans, ne donnoit pas la moindre lumière à ceux qui l'environ-

noient. Pour moi, disposé à communiquer de tems en tems au Public tout ce qui pourra venir à ma connoissance, & qui me paroîtra digne de son estime, j'aimerois mieux qu'on me comparât à une lampe qui se consume & qui brûle pour l'avantage de tous les passans.

Je finirai ce *Discours* par l'histoire du tombeau où *La Rose-Croix* étoit inhumé. Il n'y a personne qui ne sache que ce Chimiste avoit fondé la Secte des *Freres de la Rose-Croix*, & que ses disciples prétendent toujours à de nouvelles découvertes, qu'ils ne doivent jamais communiquer au reste du genre humain.

» Une certaine personne, qui eut occasion de creuser un peu profondément à l'endroit où ce Philosophe étoit inhumé, y trouva une petite porte bordée d'une muraille à droite & à gauche. Sa curiosité naturelle & l'espérance de quelque trésor caché l'obligèrent bientôt à enfoncer la porte. Surpris tout d'un coup par un éclat de lumière, il découvrit une très-belle voûte, au fond de laquelle il y avoit la figure d'un homme armé, assis auprès d'une table, où il s'appuyoit la tête sur le bras gauche. Il tenoit un tronçon de la main droite, & il y avoit une lampe



» ardente devant lui. Dès que notre cu-  
 » rieux eut mis le pié dans la voûte, la  
 » statue se leva & se tint debout ; lors-  
 » qu'il eut fait un autre pas, elle leva la  
 » main qui tenoit le tronçon ; & lors-  
 » qu'il en vint au troisiéme, elle frappa  
 » un terrible coup, qui brisa la lampe  
 » en mille morceaux : de sorte que le cu-  
 » rieux fut laissé dans les ténébres.

» A l'ouïe de cette aventure, le peu-  
 » ple de la campagne se rendit au tom-  
 » beau avec des lanternes ou des torches  
 » allumées, & l'on découvrit que la sta-  
 » tue, faite de bronze, n'étoit autre cho-  
 » se qu'une pièce d'horlogerie ; que le  
 » pavé de la voûte étoit formé de plan-  
 » ches mobiles, & qu'il y avoit au-des-  
 » sous divers ressorts, qui, dès qu'on  
 » marchoit sur le pavé, produisoient  
 » naturellement tous les effets qui s'en  
 » étoient d'abord ensuivis.

» *La Rose-Croix*, à ce que rapportent  
 » ses disciples, avoit mis cette invention  
 » en usage, pour faire voir au monde  
 » qu'il avoit retrouvé le secret des lam-  
 » pes inextinguibles des anciens, & pour  
 » empêcher qu'un autre n'en profitât.

X.

## XL. DISCOURS.

*Æquam memento rebus in arduis  
 Servare mentem ; non secus in bonis  
 Ab insolenti temperatam  
 Lætitia, moriture Delli.*

HOR. L. II. Ode III. 1.

*Condanné à mourir un jour, souvenez-vous,  
 mon cher Dellius, de conserver dans l'adver-  
 sité une parfaite égalité d'ame, & de modé-  
 rer les excessives joies que cause la prospérité.*

**J**Ai toujours préféré la bonne humeur. Eloge de  
 à la joie. Je regarde celle-ci comme la bonne hu-  
 un acte, & l'autre comme une habitude meur en  
 de l'esprit. La joie est courte & passa- qualité de  
 gere, au lieu que la bonne humeur est vertu mo-  
 fixe & durable. Les personnes sujettes à rale.  
 la plus profonde mélancolie tombent  
 souvent dans les plus grands transports  
 de joie ; mais si la bonne humeur ne  
 donne guère à l'esprit une joie éclatan-  
 te, elle empêche qu'il ne s'abatte sous le  
 poids du chagrin. La joie ressemble au  
 feu d'un éclair, qui s'échappe au tra-  
 vers de nuages sombres, & qui brille  
 pour un moment ; la bonne humeur en-

N. v



retient dans l'esprit une espèce de lumière, qui approche de la clarté du jour, & qui lui donne une sérénité ferme & constante.

Ceux qui ont des principes d'une morale austère, pensent que la joie est trop folâtre & déréglée pour un état d'épreuve, & qu'elle marque une certaine présomption du cœur, qui est incompatible avec une vie exposée à tout moment aux plus grands dangers. Les Ecrivains de cette trempe ont observé qu'on ne vit jamais rire notre Sauveur, qui étoit le grand Modèle de la perfection.

La bonne humeur n'est point sujette à de pareils reproches; elle est d'un naturel calme & sérieux; elle ne met pas l'esprit dans une situation peu conforme à l'état de la vie humaine, & elle est sur-tout remarquable dans les caractères des plus grands Philosophes du Paganisme, aussi-bien qu'entre ceux des Chrétiens qui ont passé à juste titre pour de saints Personnages.

Si nous envisageons la bonne humeur sous trois différentes vûes, par rapport à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, elle ne peut que se faire estimer à tous ces égards. Celui qui possède cette

excellente disposition de l'esprit, n'est pas seulement tranquille en lui-même, il est aussi le maître absolu de toutes les puissances & de toutes les facultés de son ame: son imagination n'est jamais troublée, ni son jugement prévenu: il est toujours égal & uniforme, soit qu'il se trouve en compagnie, ou tout seul. Il reçoit de bon cœur tous les biens que la nature lui présente; il goûte tous les plaisirs qui l'environnent, & il ne sent pas tout le poids des maux qui lui arrivent par accident.

Si nous considérons cet homme par rapport à ceux qu'il fréquente, sa bonne humeur lui attire leur amitié & leur bienveillance. Affable & obligeant qu'il est envers tout le monde, il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent. Il en est de sa présence comme de celle du Soleil, qui vient à briller tout d'un coup; elle inspire un secret plaisir à tous ceux qui en jouissent, sans même qu'ils y prennent garde, ou qu'ils en devinent la cause. Le cœur s'épanouit alors de son propre mouvement, & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si bénignes influences.

Lorsque je réfléchis sur cet heureux



état de l'esprit au troisième égard, je ne puis l'envisager que comme une reconnaissance habituelle envers l'Auteur suprême de la nature. C'est chanter ses louanges d'une manière implicite, & lui rendre de très-humbles actions de grâces pour tous les effets de sa Providence. C'est une sorte d'acquiescement à l'état où il nous a mis, & une secrète approbation de sa volonté dans la conduite qu'il observe à l'égard du genre humain.

Il n'y a, selon moi, que deux choses qui nous puissent priver de cette bonne humeur. L'une est le sentiment du crime, ou les remords de la conscience. Un homme qui mène une vie déréglée & impénitente ne sauroit jamais obtenir ce calme & cette égalité d'ame, qui en est, pour ainsi dire, l'embonpoint, & l'effet naturel de la vertu & de l'innocence. La bonne humeur dans un tel homme mérite un nom plus rude qu'aucun de ceux que notre langue puisse fournir, & surpasse de beaucoup ce qu'on appelle d'ordinaire sottise ou folie.

L'Athéisme, qui nie l'existence d'un Etre suprême, & par conséquent une vie à venir, sous quelques noms qu'il se cache, peut aussi fort bien dépouiller un homme de cette gayeté de l'esprit. Il y

a quelque chose de si affreux & de si opposé à la nature humaine dans l'espérance de l'anéantissement, que je m'étonne, avec une infinité d'illustres Ecrivains, qu'il y ait un seul homme capable de survivre à une pareille attente. Pour moi, je trouve qu'il est si facile de se convaincre de l'existence d'un Dieu, que c'est presque la seule vérité qu'on ne puisse pas révoquer en doute; puisqu'elle s'offre dans tous les objets qui nous environnent, dans tous les événemens, & dans toutes nos pensées. Si nous examinons les caractères de cette engeance d'incrédules, nous les voyons pétris d'orgueil, de rage & de chicane. Il ne faut pas non plus s'étonner que des hommes, toujours inquiets en eux-mêmes, soient disposés à inquiéter les autres; & comment ne seroient-ils pas dans un trouble continuel, lorsqu'ils sont à toute heure en danger de perdre leur existence & de tomber dans le néant?

Ainsi le vicieux & l'athée n'ont aucun droit à la bonne humeur, & leur conduite seroit fort déraisonnable, s'ils y prétendoient. Il est impossible qu'un homme soit de bonne humeur, & qu'il goûte le plaisir de son existence, s'il craint les tourmens ou l'anéantissement, d'être:



misérable ou de n'être point du tout.

Après avoir dit que ces deux principes détruisent la gayeté par eux-mêmes, & qu'il n'est rien d'ailleurs de plus conforme à la raison, je n'en vois aucun autre qui puisse bannir cet heureux tempérament de l'esprit d'un honnête homme. La douleur & les maladies, la honte & les injures, la pauvreté & la vieillesse, qui plus est, la mort même, ne méritent pas le nom de maux, eu égard à leur courte durée, & à l'avantage que nous en pouvons recueillir. Un cœur bon & honnête peut les soutenir avec courage, avec indolence, & même avec gayeté. Il ne s'allarme pas à la vûe d'une tempête, qui le doit conduire sûrement à un heureux port.

Un homme, qui employe tous ses efforts pour vivre suivant les lumières de la droite raison & les principes de la vertu, a deux sources continuelles de gayeté, lorsqu'il fait attention à sa propre nature, & à celle de l'Être infini duquel il dépend. S'il rentre en lui-même, il ne peut que se réjouir à la vûe de cette existence, qu'il vient de recevoir, & qui sera toujours nouvelle au bout d'une infinité de siècles. Combien de félicitations intimes ne s'adresse pas un

esprit qui vient à réfléchir sur son entrée dans l'éternité, lorsqu'il examine les facultés qu'il a reçues, avec le progrès considérable qu'elles ont fait en peu d'années, même depuis le moment de son existence, qui se perfectionneront à l'infini, & qui par conséquent augmenteront son bonheur? Le sentiment d'une pareille existence répand une joye continuelle dans l'ame d'un honnête homme, & fait qu'il se trouve à tout moment plus heureux qu'il ne peut se l'imaginer.

La seconde source de la gayeté vient de ce que l'esprit contemple cet Être infini, dans la dépendance duquel nous sommes, & en qui nous voyons tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, ou d'aimable, quoique ce ne soit encore qu'une foible lueur de ses perfections infinies. Nous nous trouvons sans cesse soutenus par sa bonté, environnés de son amour & de sa miséricorde. En un mot, nous relevons d'un Être, dont le pouvoir le met en état de nous rendre heureux par une infinité de moyens; dont la bonté & la fidélité l'engagent à nous accorder cette grace, si nous la demandons avec zèle; & dont l'immutabilité nous est un sûr garant que nous jouirons de ce bon-